

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 55 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Toilette de voyage. — Toilette de promenade. — Cinq dentelles au crochet. — Nappe d'autel. — Deux tapisseries. — Danse en application. — Parure Watteau. — Chapeau Directoire. — Le tourbillon. — Chapeau d'excursion. — Chapeau Christian. — Toilette de ville. — Toilette de visite. — Les excentricités de la Mode. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Plancha de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de dîner. — Robe de faille noire, le devant de la jupe est orné de petits volants hauts de 8 centimètres se volant les uns les autres; le devant est séparé de la traine par une large quille bordée de chaque côté d'agréments en jais et en passementerie; des nœuds pris dans l'étoffe ornent la quille. La traine est ornée de volants également froncés, superposés, ayant de 12 à 15 centimètres. Une tunique en crêpe de Chine blanc, retombe sur la première jupe; le corsage décolleté et les manches courtes sont agrémentés de franges de soie floche et de chenille. Cette tunique est relevée en bouillons à l'aide d'une large écharpe de velours noir, dont les pans retombent sur les côtés; le devant de la tunique est agrémenté de nœuds de velours noir formant agrafe; le corsage est garni en herbe de velours noir, avec agrafes sur les épaules laissant tête à un bel effilé assorti à celui de la tunique. — Toilette de M^{lle} Elise, 64, rue Richelieu.

2. Toilette de voyage ou de campagne. — Robe de linon; la jupe, assez fournie, est garnie dans le bas d'un volant de 60 centimètres, plissé et garni en tête d'une brinde de velours. La tunique forme tablier sur le devant, le relevé ne s'obtient que par la coupe, l'ampleur



1. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M^{lle} ELISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

est fournie par des fronces montées sur une ceinture. Corsage à longues basques et gilet Louis XV simulé; des boutons d'acier suivent la zarrature de velours, laquelle simule l'ouverture de la veste, et se prolonge sur la basque.

3. Toilette de promenade. — Costume en tissu beige; le jupon, monté tout droit et arrondi, est orné d'un volant haut de 25 à 30 centimètres, monté en plis plats et réguliers; ce volant est lui-même surmonté de deux petits volants froncés de 7 à 8 centimètres de hauteur, brides d'un biais biais de faille marron se trouve répété, en plus large, à la tunique qui forme tablier arrondi devant, et se relève sur les côtés pour retomber en lavezuse par derrière.

Le gilet de style Louis XV est en faille marron; il est agrémenté de boutons en viell'argent. Une veste ouverte en tissu beige retombe dessus; elle est ornée de col et de revers en soie assortie au gilet. Voir sur notre dernier supplément le patron de cette veste. Ombrée de soie grise doublée de soie marron. — Modèles du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac.

4 à 8. Cinq dentelles au crochet avec motifs. — Nous avons publié, l'an dernier, de jolies dentelles toutes nouvelles au crochet, retenant dans leurs mailles de jolis motifs préparés, qui portent la marque C II et se trouvent dans les maisons de spécialité de tapisserie.

Ces motifs varient à l'infini; ils sont en fil, ils prennent la forme d'une demi-marguerite avec beaucoup de régularité comme la dentelle n° 4; aussi cette dentelle, tout en produisant beaucoup d'effet, est-elle fort promptement exécutée; la demi-marguerite s'achetant toute faite, il ne reste à exécuter que le treillage; le pied et l'enca treuvent en ogive d'une branche se raccordant de côté avec l'autre branche.

Pour les deux dentelles portant les nos 5 et 6, la rosace du milieu se trouve

en tapisserie. Les nuances de laine ou de soie sont indiquées sous chaque dessin.



8. DENTELLE AU CROCHET.

aussi toute préparée en deux grosseurs différentes. Elle semble être faite en frivolité, c'est une espèce de feston, qui figure parfaitement ce genre de travail. Décrire les points qui retiennent ces rosaces les unes aux autres est inutile, vu la régularité parfaite du dessin qui est d'une ponctualité aussi rigoureuse que si nous mettions le modèle en coton sous vos yeux.

La dentelle n° 7 est plus simple, une petite rose imitant les roses en frivolité en forme le milieu, et le crochet s'appuie sur une jolie mignardise bien régulière.

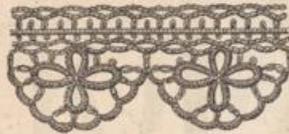
Dans la dentelle n° 8, le motif est plus lâche, il s'encadre de mignardise et au besoin, il peut se remplacer par tout un travail au crochet dans l'intérieur des dents.

9. Nappe d'autel en broderie Renaissance. — Comme je l'ai dit souvent, la broderie Renaissance, dont la vogue s'accroît de jour en jour, peut être utilisée à mille objets divers, et il est tout rationnel qu'on l'emploie dans les ornements d'église, surtout pour les nappes d'autel, qui, suivant le nouveau rite en usage dans presque toutes les églises de Paris, ne doivent pas avoir plus de 20 centimètres de hauteur. Pour donner à ce travail plus de cachet artistique, je conseille de prendre de la toile ou de la tricoté au réseau blanc.

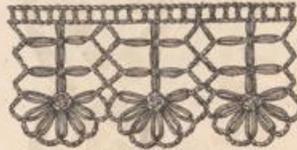
Cette nappe peut aussi être utilisée pour assembler : couverts-pieds, dessous d'étrédon et grands rideaux.

10. Bande en application. — Que de petits objets, paniers, corbeilles, sacs, victrolas, on peut orner et rendre ravissants, grâce au concours de ces bandes brodées sur drap ou sur cachemire à l'aide d'applications de draps de nuances différentes, de soulache et de points russes alternés. Notre modèle est en cachemire rouge. Les médaillons se font en velours noir; un cordonnet d'or encadre chaque médaillon et forme le motif qui se trouve au milieu; des petites perles de jais taillées forment semé sur la ganse d'or, et des perles d'or brillent au milieu de l'encadrement, qui est complété par une ganse noire cordonnée de soie bleue; une grosse soulache bleue matée d'or forme le cordon qui relie les médaillons. Le vernicellé du milieu sera en cordonnet d'or. Quant aux pendeloques, elles se font en drap vert olive encadré de ganse d'or.

11-12. Deux motifs de tapisserie. — Ces deux modèles contiennent la série de nos petits motifs courants



5. DENTELLE AU CROCHET.



4. DENTELLE AU CROCHET.

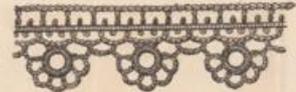


2. TOILETTE DE VOYAGE.

3. TOILETTE DE PROMENADE.

13. Bande en application. — Ce modèle a été dessiné spécialement pour la corbeille à laine dont nous avons publié l'ensemble dans notre dernier numéro. Il se brode au point russe sur une bande de drap noir, rouge ou bleu; les deux grands losanges se font en drap blanc; le petit losange du milieu, ainsi que la grande feuille qui le surmonte, se fait en drap de deux nuances, bien opposées à celles du fond.

14. Parure Watteau. — Modèle des galeries de Châteaufort, 26, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Rien de plus gracieux que cette parure, grâce à laquelle on peut rebaisser la toilette la plus simple. Elle est en turquoise bleu myosotis; un liséré de même étoile, mais d'une nuance feuille de rose, l'encadre. Ce liséré fait tête à une jolie blonde satinée, à



7. DENTELLE AU CROCHET.

dents aigus. A l'encolure est posée une ruche Margot en tulle de soie, ruche bien fournie, plus haute derrière que devant; un nœud de faille assorti de nuances complète la parure.

6. DENTELLE AU CROCHET.

15. Chapeau Directoire. — La forme est en paille noire aux bords retroussés. — La forme est en paille noire aux bords retroussés. Sur ce retroussis s'appuie une grosse guirlande de roses blanches et de roses mélangées, ces deux fleurs se retrouvent après dans le nœud de derrière, et accompagnent la nœud. Le chapeau est bridé de biais de faille rose et de faille noire mélangées. Le nœud qui se trouve sur la calotte, et dont les pans à boucle retombent par derrière, est en ruban satiné d'un côté et rayé de l'autre.

16. Le Touriste. — La forme est en paille noire; l'écharpe, qui entoure la calotte et retombe en longs bouts flottants par derrière, est en foulard gris; le gros nœud, la jarretière et le retroussis se font en beau velours noir; touffe de plumes grises teintées et boucle en acier.

17. Chapeau d'excursion. — La forme est en paille noire; le fond est très-haut et le retroussis de côté très-élevé; le retroussis est bridé de velours noir; une touffe de plumes naturelles blanches dans le haut, marron clair à l'extrémité, domine la calotte, sur laquelle se trouvent des feuilles en perles de jais, et des cosques de faille bleue et de velours noir mélangées.

18. Chapeau Christiane. — D'un cachet tout original, il se trouve composé de deux étoffes les plus disparates, velours noir et plissés de mousseline blanche; les plumes sont motifs blanches et motifs noirs. La boucle longue qui retient des pastes de faille rose est fort brillante; en dessous du retroussis, par derrière, se trouve enfoncée une touffe de boutons de roses du plus gracieux effet. — Modèles de M^{me} Marou - Hédouary, 29, boulevard des Capucines.

19. Toilette de ville. — Robe de faille vert Isly, recouverte de garnitures et de volants en grenadine soie. Sur le devant de la jupe, qui est toute droite, montent deux quilles de chaque côté, composées de grosses ruches plissées et relevées des deux côtés extrêmes par une piqûre; par derrière, un flot de volants froncés recouvre entièrement le jupon du haut en bas. La tunique, en algérienne blanche, couverte devant en satin soie, agrémentée de deux entre-deux de guipure montés au de-



CHET.
s. A l'encolure
une ruche Mar-
e de soie, ruche
ie, plus haute
ue devant; un
aille assorti de-
omplète la parure.

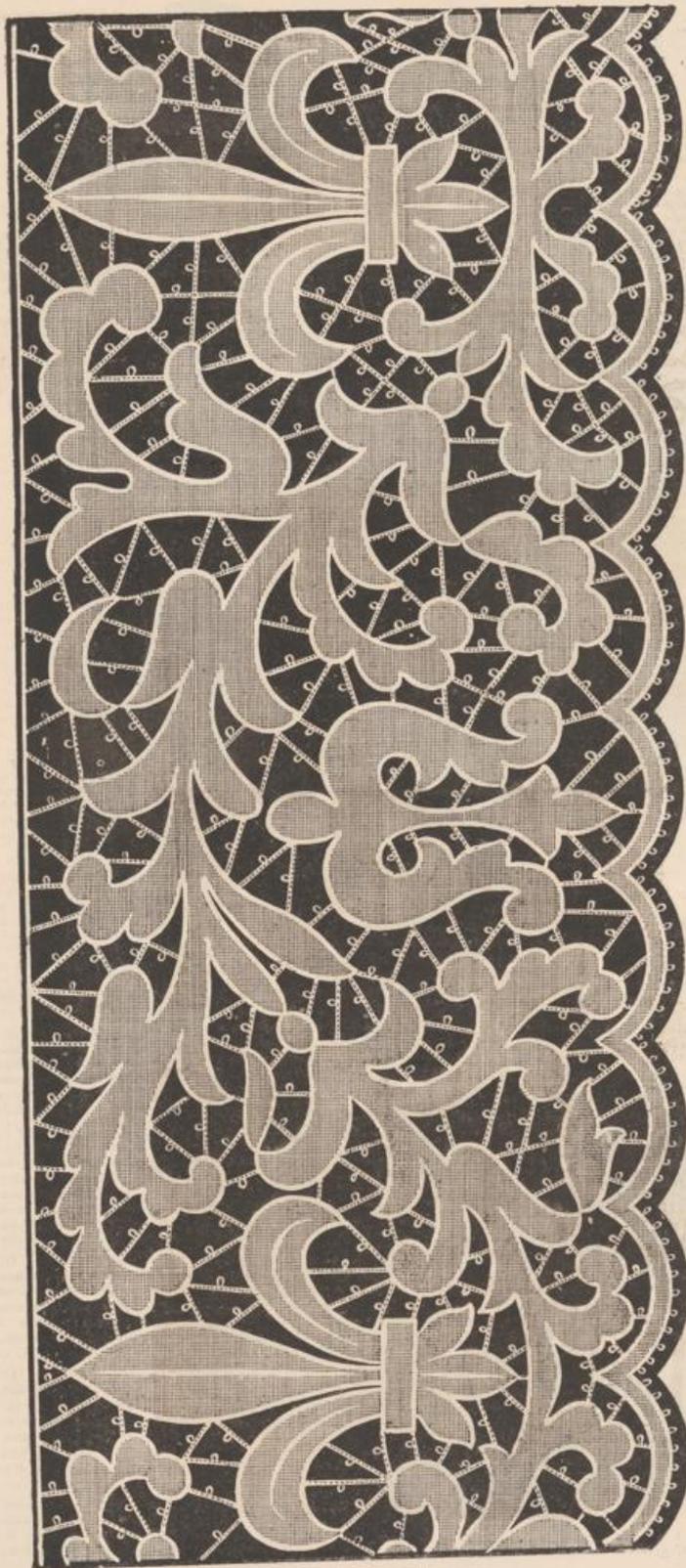
peau Directoire.
ne est en paille
bords retroussés,
s d'une nuance
grosse guirlande
x fleurs se re-
accompagnent la
rose et de faille
a calotte, et dont
en ruban satiné

noire; l'écharpe,
ous bottants par
ère, est en fou-
gris; le gros
l, la jarretière et
roussis se font en
velours noir
de plumes gri-
ntées et boucle
cier.

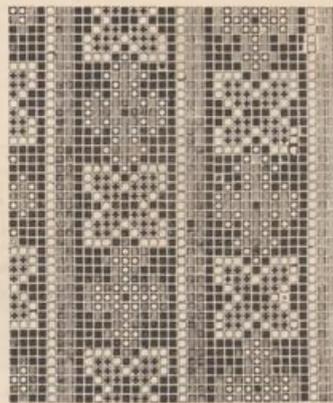
7. Chapeau d'ex-
ion. — La forme
en paille noire;
ond est très-haut
de retroussis de
très-élevé; le res-
sis est bridé de
urs noir; une touffe
plumes naturel-
blanches dans le
t, marron clair à
rémilé, domine la
tte, sur laquelle
trouvent des feuil-
en parties de jas,
des copies de faille
ne et de velours
t mélangés.

8. Chapeau Chris-
e. — D'un cachet
original, il se
ive composé de
pièces les plus
parates, velours
r et plissés de
museline blanche;
plumes sont moitié-
ches et moitié-
res. La boucle lon-
e qui retient des
tes de faille rose
fort brillante; en
ous du retroussis,
de derrière, se trouve
ouille une touffe de
alons de roses du
gracieux effet. —
odèles de M^{me} Mo-
u - Dichelary, 29,
boulevard des Capu-
es.

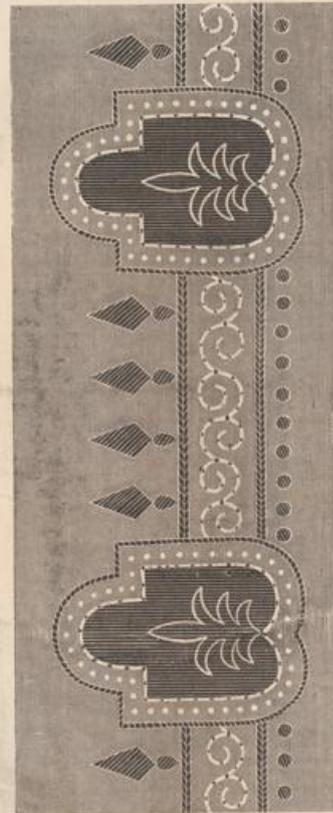
19. Toilette de vil-
— Robe de faille
et Isly, recouverte
garnitures et de
ants en grenadine
te. Sur le devant
la jupe, qui est fou-
droite, montent
ux quilles de chaque
e, composées de
roces ruches plis-
sés et relevées des
ux côtés extrêmes
r une piqure; par
rière, un flot de
lants froncés recou-
e entièrement le ju-
n du haut en bas,
tunique, en alge-
me blanche, cou-
rte devant en redin-
te, agrémentée de
ux entre-deux de
stipure montés au de-



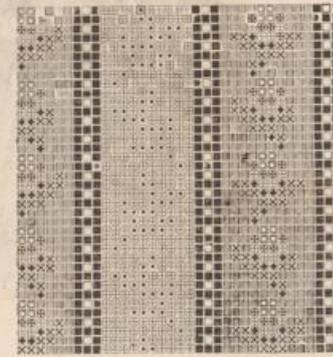
9. MAPPE D'ATEL EN BRODERIE RENAISSANCE.



12. TAPISSERIE.
■ Rouge foncé. □ Blanc. ◆ Bleu de ciel.
□ Noir. □ Vert.



10. BANDE EN APPLICATION
POUR PANIERS, COBBELLES, BAGS, VIDE-POUCHES, ETC.



11. TAPISSERIE.
□ Noir. ◆ Vert foncé. X Vert clair. □ Jaune d'or. □ Rouge.
◆ Rouge foncé. □ Rouge clair. ◆ Bleu de ciel.

COURRIER DE LA MODE

faut de l'étoffe, c'est-à-dire à jour, et d'une dentelle assortie. Une berthe carrée, formée d'entre-deux et de dentelle, illustre le corsage. La même dentelle forme fraise à l'encolure et sabot aux manches. — Modèle de M^{me} Elise.

20. Toilette de visites. — Robe de faille noire, volée de garnitures variées en grenadine de soie. Sur le devant de la jupe on trouve d'abord un volant monté en gros pli creux sur lequel retombe une petite garniture plissée qui lui fait tête; sur

cette garniture retombe un autre petit volant froncé qui fait suite à un bouillonné de grenadine recouvrant toute la jupe. La tunique est courte par devant; légèrement bouffante, elle se prolonge en traîne derrière, où elle se trouve recouverte entièrement de volants froncés et plissés alternés; ces volants sont de hauteur régulière, ils ont à peu près 15 centimètres. Corsage à basques tournantes, ouvert en cœur et garni en fraise d'un gros bouillonné à deux têtes d'où s'échappe une ruche de tulle qui adoucit l'effet un peu dur



15. CHAPEAU DIRECTOIRE.



14. PABRE WATTEAU.

de la grenadine. — Modèle de M^{me} Elise.

PLANCHE COLORIÉE

Première toilette. — Robe

de taffetas d'Italie gris-violet; la jupe est montée en tuyaux d'orgue; par derrière, elle est garnie d'un volant de 30 centimètres, monté à tête simplement froncée, et orné de velours en bande n° 79; par devant, deux volants occupent le même espace; ils ne comportent qu'un seul velours comme ornement, et celui-ci tend à dissimuler le point des froncés. Sur le tailleur uni, des bandes de velours n° 129 sont posées en barrettes pointues. Tunique encadrée d'un volant surmonté de velours en bande n° 150; deux longues pattes-écharpes, bordées du même velours, retombent par derrière. Corsage à longues basques gilet. Parure en mousseline claire et dentelle agrémentée de nœuds de velours noir. Les manches sont garnies d'un retroussis d'étoffe sur lequel se retrouve toute la gamme des velours employés dans la toilette. Peigne à la girafe.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas vert Oréan, montée en longs tuyaux d'orgues et illustrée tout autour de deux petits volants à tête frangés à même l'étoffe, en haut et en bas. Tunique de nansouk clair tout unie, encadrée d'entre-deux et de broderie anglaise. Corsage en mousseline à pois; la basque se prolonge et se gonfle en ballon; ce poif est retroussé à l'aide de banderoles de velours noir en bande n° 129 et enserré à la taille par une mignonne ceinture de même velours, dont les pans retombent sur le côté. Le corsage ouvert, décolleté en cœur par devant, est orné d'une fraise Médicis en belle broderie au plumetis qui se retrouve au sabot des manches. E. DUBOY.]



13. BANDE EN APPLICATION POUR CORBEILLE.

Permettez-moi, chères lectrices, de commencer ce courrier par une petite histoire très-véridique et toute parisienne. Je connais les personnages, et peut-être m'en voudront-ils un peu de mon indiscretion; mais comme, après tout, je ne léverai pas les masques, je me crois assez excusable de vous faire partager le plaisir, je dirai presque l'émo-



16. LE TOURISTE.

tion que j'ai éprouvée au récit de cette aventure aussi chaste que romanesque. Il était, un soir, assis sur l'élégante terrasse d'une villa, non loin de Paris; lui était jeune, beau, spirituel et riche; elle était jolie, douce, bonne, intelligente et non moins riche; et ils causaient doucement du bonheur qu'un avenir prochain leur promettait, car ils étaient fiancés. « Je veux, disait-il (il disait déjà: Je veux, le despote!), je veux, ma chère âme, que vous ayez une corbeille digne de votre grâce et de votre beauté. Dès demain, je cours

dévaliser nos plus élégants magasins, et vous verrez si j'ai l'intuition de ce qui peut vous plaire; vous verrez si mon goût est sûr. » Elle, levant ses yeux sur lui, répondit: « Je vais vous faire une question bien étrange, mon ami, et une demande non moins étrange. Ne jugez pas, ne vous étonnez pas, ne questionnez pas, vous ne feriez souffrir. Dites, voulez-vous répondre à cette question? voulez-vous m'accorder ma demande, sans faire aucun commentaire? Si vous ne voulez pas accepter cette condition, je me tais. » — « Parlez, je vous jure de ne pas même chercher à comprendre. » — « Eh bien, dit-elle, après quelques secondes d'hésitation, quelle somme destinez-vous à ces merveilles que doit contenir la corbeille

de princesse que vous me préparez? » — « Mais, je ne sais... répondit-il un peu surpris; je n'ai pas posé de limite à ma tendresse; je ne puis en poser à ce qui doit en être l'expression extérieure. » — « Ce n'est pas répondre, cela, répliqua-t-elle avec un petit mouvement d'impatience; il me faut un chiffre. » Pour le coup, il ne put réprimer un geste qui marqua son étonnement. « C'est bien, reprit la jeune fille avec tristesse, vous manquez à votre promesse. Je n'ai rien dit, n'en parlons plus. » — « Pardon, s'écria-t-il, j'ai tort. Eh bien, 20,000 francs, par exemple. » — « Ah! comme je vous gronderais de cette prodigalité, monsieur, ajouta-t-elle, si... Mais je ne vous gronde pas, et je trouve cela très-bien de votre part; maintenant... vraiment, je ne sais comment vous exprimer le désir insensé, extravagant, qui me



18. CHAPEAU CHRISTIANE. MODÈLES DE M^{mes} MORLAU-DIDSBURY.



17. CHAPEAU EXCURSION.



16. LE TOURISTE.



MAINE.
BIDSBURY.

nevez pas, ne question-
question? voulez-vous
ne voulez pas accepter
même chercher à com-
ation, quelle somme
ressé que vous me
? — Mais, je ne
pondit-il un peu sur-
n'ai pas posé de li-
ma tendresse; je ne
poser à ce qui doit
l'expression extérieu-
« Ce n'est pas répon-
u, répliqua-t-elle avec
it mouvement d'empa-
il me faut un chiff-
pour le coup, il ne put
er un geste qui mar-
on étonnement. « C'est
prit la jeune fille avec
e, vous manquez à
promesse. Je n'ai rien
en parlons plus. —
don, s'écria-t-il, j'ai
h bien, 20,000 francs,
temple. — Ah!
je vous gronderais
le prodigalité, mon-
ajouta-t-elle, si... Mais
ous gronde pas, et je
rela très-bien de votre
maintenant... vrai-
je ne sais comment
exprimer le désir in-
extravagant, qui me



1873

Moussé et Fabronne aux Paris

J. Goussier
N° 86

REVUE DE LA MODE
Gazette de la Famille
13 Quai Voltaire à Paris
Coiffes de M^{lle} Bataillon, 3, rue Chérisse

9
L
E
M
O
D
E
P
A
R
I
S
1
8
7
3

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

d
e
v
p
h
T
é
g
e
d
d
m
re
se
d
to

di
lé
et
di
fr
lu
ni
ca
be
er
q
er
le
di
pa
de
pe
Le
er
d
be
re
ch

poursuit m
tre de disp
aucune qu
à savoir c
bijoux et
rense prog
bonheur de
fête de ré
desir et j'y
tous vos g
bien recon
A quelq
de la be
confiant
pauvre jeu
élevée, —
scène de l

fin et soy
plus splend
de nos arti
cles d'oreil
siècle dern
voyé n'eût
ce que l'an
peut désire
cela vous
femme. N
lonté; je v
une corbel
rait transig
qui dit: «
parant de
promis. —
joie sera to
Voilà qu
chères lect

poursuit nuit et jour... maintenant, voulez-vous me permettre de disposer à mon gré de cette somme sans me faire aucune question sur l'emploi que j'en ferai, sans chercher à savoir comment je la répartirai entre les cachemires, les bijoux et les dentelles dont votre femme doit être l'heureuse propriétaire? » — « Vous me privez, mon amie, du bonheur de m'occuper de vous; je me taisais une véritable fête de remplir cette douce tâche; mais je conçois votre désir et j'y accède de grand cœur; je serai certain ainsi que tous vos goûts seront satisfaits. » Un serrement de main bien reconnaissant fut la seule réponse de la jeune fille.

A quelques jours de là on signait le contrat de mariage de la belle fiancée avec le beau jeune homme si tendre, si confiant, si obéissant. Dans l'embrasure d'une fenêtre, une pauvre jeune fille regardait sans envie, — c'était une âme élevée, — mais avec tristesse, car elle était malheureuse, la scène de bonheur qui se passait sous ses yeux. Déjà le no-

taire, assis devant sa table où était déposé le contrat, à côté de la plume et de l'encrier solennels, allait procéder à la lecture, quand la belle fiancée, s'approchant de son futur mari, lui dit rapidement : « J'ai un aveu à vous faire, un pardon à vous demander. Les vingt mille francs que vous m'avez remis, j'en ai disposé, mais je n'ai acheté avec cette somme ni robes, ni bijoux, ni dentelles; je les donne comme cadeau de noces à M^{lle} X... que vous voyez si sombre, si triste, si malheureuse. Elle aussi aime tendrement un ami d'enfance; mais ils sont si pauvres tous deux qu'elle ne peut répondre; il lui manque la dot que toute femme d'officier doit apporter à son mari. Cette dot, mon ami, c'est l'argent de ma corbeille qui la lui donne, en y joignant mes économies de jeune fille. Elle va apprendre cela tout à l'heure de ma bouche, et elle acceptera de moi ce cadeau, de moi, son amie, presque sa sœur. J'ai cru bien agir en vous associant à ce léger sacrifice, ai-je eu tort?

— Vous êtes un ange, et je vous adore! » s'écria-t-elle. Je passe sous silence la scène qui suivit, les larmes de joie et de reconnaissance de M^{lle} X... le concert de louanges qui entoura la bienfaitrice; tout cela se passa en famille et l'orgueil et la dignité de l'obligée n'eurent point à souffrir; il n'y avait là que des cœurs généreux. Trois jours après eut lieu le mariage, et jamais visages de mariés n'exprimèrent mieux la joie et la douce sécurité que donnent à deux êtres destinés à marcher ensemble dans la vie, l'estime réciproque et la parfaite et mutuelle connaissance des qualités du cœur. Mais, après la cérémonie, en rentrant dans la maison de sa mère, la jeune femme, toute blanche encore d'émotion, ne put retenir une exclamation de surprise. Sur tous les meubles du grand salon, sur la grande table du milieu était étalé tout ce que l'industrie et l'art parisien peut croquer de plus frais, de plus riche, de plus élégant. Ici, des flots de chantilly au réseau



19. TOILETTE DE VILLE.



20. TOILETTE DE VISITE.

fin et soyeux, aux dessins harmonieux; là, des étoffes les plus splendides; des écrans ouverts contenant les merveilles de nos artistes sous forme de bracelets, de colliers, de boucles d'oreilles; des éventails à faire rêver les duchesses du siècle dernier; des fleurs si bien imitées, qu'un papillon fourvoyé n'eût pas hésité à se poser sur l'une d'elles; enfin, tout ce que l'ambition la plus effrénée de la coquetterie féminine peut désirer se trouvait là pour le plaisir des yeux. « Tout cela vous appartient, dit l'heureux mari à sa charmante femme. N'avez-je pas, certain soir, formulé ainsi ma volonté; je veux que celle que j'ai choisie entre toutes ait une corbeille de princesse. Or, l'autorité du maître ne saurait transiger; resignez-vous donc et soumettez-vous à la loi qui dit: « La femme doit obéissance à son mari, » en vous parant de ces objets choisis par moi, ainsi que je me l'étais promis. — Cher seigneur, lui fut-il répondu, ma plus grande joie sera toujours de faire selon votre désir. »

Voilà qui ne ressemble guère à un courrier de mode, chères lectrices, mais une fois n'est pas coutume; d'ailleurs

j'ai vu moi aussi, j'ai admiré les somptosités de cette magnifique corbeille, et je compte bien vous en faire la description, mais cela m'entraînerait trop loin. Aujourd'hui, je vous ferai part de quelques remarques que j'ai faites sur la tendance de la mode, en ce qui concerne les chapeaux par exemple. La forme, complètement abaissée sur le devant, semble accaparer la vogue en ce moment. Cette forme se porte assez avant sur le front et très-relevée derrière. On garnit beaucoup ce genre de chapeau en velours et en plumes lisses; ailes, aigrette en plume de coq ou de faisan, etc.

Je signale une nouveauté; une imitation très-fidèle en jais de l'aigrette qui surmontait le bonnet persan du shah. Cette aigrette se compose d'un croissant fait avec des pierres de jais taillées comme les diamants du souverain oriental et d'une gerbe de petites perles de jais enfilées dans du fil de fer et représentant la fusée de brillants qui a tant émerveillé les Parisiens. On place cette aigrette triomphante entre des coques de velours ou au milieu d'un nœud de dentelle, ou bien encore elle sert de point aux plumes qui or-

nent le chapeau. C'est original et même quelque peu excentrique, mais je dois convenir que c'est aussi fort joli. J'ai vu bien des vêtements, paletots, dolmans ou rotondes; presque tous sont garnis de dentelles perlées, de galons de jais, de franges de jais. Du jais et toujours du jais. Je citerai une petite robe de popeline de soie entièrement recouverte de blonde noire perlée dont les rangs sont superposés les uns sur les autres depuis le tour du cou jusqu'au bas. C'est très-élégant, mais bien lourd à porter. J'aime mieux le paletot Louis XV, dont les devants, plus longs que le derrière, s'écartent largement et ne s'attachent que par un bouton placé dans le haut, près du cou. On peut le garnir de galons de jais, posés en échelle devant; grandes poches placées presque derrière; tout autour un petit bord de plumes frisées posé en dessous et dépassant à peine. J'ai vu encore... mais je dois remettre à la semaine prochaine la suite de mes descriptions. Un peu de patience, chères lectrices; je vous ai promis du nouveau, et je tiendrai ma promesse.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

- Potage à la purée verte. Carpe au bleu. Gigot hâché garni de légumes farcis. Pintade rôtie. Aubergines à la provençale. Compote de pêches.

Compote de pêches. — Essayer les pêches avec soin et les peler, soit entières, soit coupées en deux ou en quatre, dans un poëlon d'office, en les faisant baigner avec un léger sirop de sucre et les couvrant d'un rond de papier blanc.

Cette compote aromatisée avec quelques gouttes de sirop de fleurs de sureau.

On me demande mon avis sur un nouveau livre de cuisine ayant pour titre la Bonne Cuisine française, le voici :

Le succès de la Cuisine, de M. Audot, excite les mêmes convoitises que celui obtenu par la liqueur de la Grande Chartreuse. Des éditeurs cherchent sans cesse à supplanter l'une, des liquoristes travaillent constamment à oblitérer l'excellence de l'autre.

La Bonne Cuisine française ne troublera point le sommeil de M. Audot.

Seulement, comme il y est traité avec un soin extrême du parti à tirer des restes et des moyens d'en faire des plats nouveaux, les ménagers intelligents feront bien en lui donnant place dans leur bibliothèque.

LE BARON BRISSE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite)

Pour compléter l'histoire des pellicules de la tête, commencée dans mon dernier article, je dois vous parler de l'eczéma du cuir chevelu.

Cette maladie est une espèce particulière de dartre qui envahit la peau du crâne et tire un caractère spécial de gravité de la présence même des cheveux.

L'eczéma, en général, est une inflammation de la peau caractérisée par l'éruption d'un grand nombre de petites vésicules, remplies d'un liquide transparent ou légèrement jaunâtre, et accompagnée d'une démangeaison plus ou moins vive.

Eczéma humide. — Cette forme est remarquable par le suintement constant d'un liquide séreux qui mouille et trempe quelquefois les cheveux les plus épais.

Eczéma squameux. — Cette variété se présente sous une forme toute particulière. Il n'existe pas de suintement; mais les cheveux sont collés comme par petits paquets et enfermés dans une espèce d'étui blanchâtre depuis leur racine jusqu'à une distance plus ou moins éloignée.

On conçoit aisément combien doit être terrible pour la chevelure cette espèce d'eczéma. Sous son influence, en effet, les cheveux s'altèrent; ils perdent leur éclat, leur couleur et finissent par tomber.

Eczéma chronique. — Cette variété se présente sous une forme toute particulière. Il n'existe pas de suintement; mais les cheveux sont collés comme par petits paquets et enfermés dans une espèce d'étui blanchâtre depuis leur racine jusqu'à une distance plus ou moins éloignée.

On conçoit aisément combien doit être terrible pour la chevelure cette espèce d'eczéma. Sous son influence, en effet, les cheveux s'altèrent; ils perdent leur éclat, leur couleur et finissent par tomber.

sèches, furfuracées, qui se détachent avec une grande facilité pour se reproduire ensuite comme dans le pityriasis que nous avons déjà vu. Cette forme d'eczéma survient assez souvent à la forme précédente, surtout lorsque la maladie est passée à l'état chronique.

Chez les femmes, ces pellicules sont très-nombreuses sur les points que recouvrent les bandeaux et à la partie postérieure de la tête. L'éruption s'accompagne ordinairement de démangeaisons très-vives; et comme les malades résistent rarement au désir de se gratter, l'action des ongles irrite la peau, la fait rougir et occasionne assez souvent un léger suintement; mais celui-ci ne tarde pas à disparaître, pour faire place à la sécheresse primitive de la peau.

L'eczéma du cuir chevelu attaque principalement les enfants et les jeunes personnes, surtout celles qui possèdent une abondante chevelure. On le voit fréquemment succéder aux gourmes de la première enfance, quand on a négligé de les faire disparaître. Il se développe par manque de soins de la chevelure; mais l'excès contraire peut également le faire naître sur une tête dont les cheveux sont constamment tourmentés, tirés et enduits de pommades irritantes.

Traitement. — L'eczéma du cuir chevelu exige des soins tout particuliers qui se rapportent à trois périodes distinctes de la maladie. Dès le début, c'est-à-dire à la première période, il faut s'abstenir de toute espèce de pommade et de cosmétique; il faut surtout ne pas s'arrêter à détacher les pellicules en irritant la peau du crâne.

Dans la seconde période, lorsque les vésicules sont rompues et que le suintement a lieu, qu'il se forme des croûtes et des gaines qui enchevêtrent les cheveux, il faut avoir recours à des purgatifs légers, mais souvent répétés.

Foilles de séné..... 8 grammes. Sommités de pensée sauvage..... 30 —

Une infusion dans un demi-litre d'eau bouillante à prendre le matin à jeun, jour entre autre.

A ces premiers moyens, on peut ajouter encore, toujours dans les cas d'eczéma humide, quelques tisanes diurétiques, telles que celles de chiendent, de queues de cerises, de pariétaire, dans lesquelles on met, par litre de tisane, 4 grammes de nitrate de potasse. Veillez pour les soins généraux. Quant au traitement local, il consiste surtout à calmer les démangeaisons, à dissoudre les croûtes et à débarrasser le cuir chevelu des pellicules qui le recouvrent.

On bien : Huile de cade..... 5 grammes. Axonge..... 30 —

en friction tous les soirs en se couchant. Le lendemain matin, on lave soigneusement la tête avec l'eau de feuilles de noyer.

Enfin, dans les cas les plus rebelles et lorsque tous ces moyens ont échoué, il faut avoir recours à une modification interne très-énergique et qui réussit toujours, c'est l'usage de l'arsenic à l'intérieur; mais ici vous ne devez rien faire sans consulter votre médecin, qui vous fixera sur la dose à prendre en rapport avec votre constitution.

DOCTEUR IZARD.

LA JOURNÉE D'UNE DAME ANGLAISE

Les peintres de mœurs n'ont vraiment pas assez spéculé sur la jeunesse; on a beau vivre à Londres et essayer de s'acclimater à la vie frivole des Anglais du monde, notre tempérament parisien ne se fera jamais à cette agitation insoucieuse qui exige un déploiement de forces supérieures aux nôtres.

L'Anglais est robuste, difficile à émouvoir; il dépense peu

d'émotion et sait équilibrer ses dépenses de forces; mais que dire de l'Anglaise frêle et mince, de l'Anglaise de Keopsake au teint pâle, ou de l'Anglaise rose et rousse, de la large maîtresse haute en couleur et prête à éclater, ou de la longue, mince, sèche et inaltérable fille d'Albion, absolument abîmée par le plaisir sans qu'aucune émotion se trahisse sur son visage?

L'Anglaise est de fer; à huit heures elle a revêtu l'amazone, et on la voit au Parc à cheval; à dix heures elle est jeune, à onze elle écrit ses billets du matin, lance ses invitations ou répond à celles qu'elle a reçues. A midi elle s'habille pour dîner en ville ou pour donner le luncheon à ses amis. A quatre heures elle est dans Brompton, ou dans Oxford, ou dans Baker street, et on voit sa voiture à la porte des magasins.

Il y a quelque chose de logique et de physiquement vrai dans cette promenade à cheval, à l'heure fraîche du matin, si pénible qu'il soit de s'arracher au sommeil agité qui succède aux soirées de bal. L'air fouette les joues et amène le sang à l'épiderme, les nerfs se détendent, les forces se retrouvent, et, avec le complément du Tub ou l'immersion d'eau froide, c'est là de l'hygiène bien entendue.

CH. VIELLE.

UN CHEVEU BLANC

HISTOIRE INTIME

Le lendemain, c'était soirée dansante à la Redoute.

Assise à côté de sa fille, dans la riche salle de bal de l'établissement, M^{me} Dalbrun prêtait machinalement l'oreille aux premières mesures d'une valse, quand une voix dont l'harmonie retentit au fond de son cœur, prononça ces paroles :

— Madame daignera-t-elle me faire l'honneur de valser avec moi ?

Elle tourna les yeux, et reconnut, non sans une légère émotion, le joueur dont l'insouciance téméraire avait conquis sa sympathie. Elle lui tendit la main en signe d'assentiment, et laissant sa fille sous la garde de sa dame de compagnie, elle s'éleva, au bras de son cavalier, dans le tourbillon des valseurs.

Quand elle revint à sa place, le bel inconnu avait fait un pas de plus dans son estime. D'abord, il valsaît à ravir, ce qui est un grand titre à la considération d'une femme, et puis, au peu de mots qu'il avait échangés avec elle, à travers les rapides évolutions de ce tournois continu, elle avait reconnu sur-le-champ que la distinction de son langage égalait celle de sa personne.

Elle sentait sa curiosité naître en même temps que s'augmentait la faiblesse qu'elle éprouvait pour ce jeune homme, et elle brûlait de soulever le voile qui l'enveloppait encore à ses yeux.

Aussi accueillit-elle sans se faire prier l'offre de sa main qu'il lui fit pour la contredanse suivante, car elle se flattait de trouver dans les demi-confidences de la conversation un aliment à sa curiosité. En effet, si la Valse est, de son essence, trop active pour ne pas être un peu factieuse, les repos périodiques des quadrilles semblaient faits, au contraire, pour favoriser la causerie.

Les prévisions de M^{me} Dalbrun étaient fondées, et la dernière figure n'était point achevée qu'elle savait déjà, grâce à des demi-mots adroitement provoqués, que son danseur appartenait à la première noblesse de France, qu'il était riche, maître de sa fortune et de ses volontés par la perte prématurée de ses parents, et que, violemment écarté de la carrière diplomatique, à laquelle il s'était voué, il voyageait un peu pour connaître le monde, et beaucoup pour passer son temps.

Ces épanchements, bien que sans conséquence, établirent entre M^{me} Dalbrun et son jeune partenaire une espèce d'intimité naissante, parfaitement autorisée, d'ailleurs, par le laisser aller des eaux. Ce dernier, en reconduisant sa danseuse à la place où l'attendait sa fille, demanda respectueusement la permission de s'asseoir à côté de ces dames. Le moment ne fut qu'avec la soirée, car le charme, l'esprit, la finesse qu'il déploya, la variété de ses connaissances, la piquante justesse de ses observations, la grâce naturelle de sa parole, firent paraître court à M^{me} Dalbrun le temps qu'il passa auprès d'elle. Quand l'heure de la retraite sonna, la connaissance était assez avancée pour que celle-ci acceptât son bras et lui permit de l'accompagner, elle et sa fille, jusqu'à la porte de l'hôtel où elles avaient élu domicile.

Le jour qui suivit fut pour M^{me} Dalbrun ce qu'on appelait chez nos mères « une quinte de vapeurs. » En proie à

(1) Autorisation de reproduction pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

un désaveu sans motif, à une inquiétude sans objet, elle quittait sa tapisserie pour sa broderie, elle renouait à broder pour écrire, et l'aiguille, ainsi que la plume, à son tour lui tombait des mains.

Que lui manquait-il ? elle l'ignorait, ou plutôt elle évitait de se le demander, car la réponse n'était pas douloureuse.

A peine eut-elle achevé de dîner, qu'elle jeta sur ses épaules son châle le plus riche et le plus élégant, mit sur sa tête le plus joli chapeau qu'elle put trouver dans sa garde-robe, et s'achemina, avec sa fille, vers la promenade de Sept-Heures.

— Peut-être, disait-elle, la musique, qui devait se faire entendre, suivant l'habitude de chaque soir, calmerait-elle les agacements de ses nerfs.

Mais ce n'était qu'un prétexte, et son empressement prenait sa source dans un désir qui se dévine. En effet, il était aisé de reconnaître qu'elle cherchait quelqu'un dans la foule que l'usage convoitait chaque jour, à la même heure, à ce rendez-vous du beau monde.

Il y avait peu d'instants qu'elle était assise, lorsqu'elle vit apparaître à l'entrée de l'allée, dans une toilette dont le gracieux sans-façon relevait encore sa bonne mine.

Au nuage qui passa sur ses yeux et aux palpitations de son cœur, elle put mesurer l'empire qu'un sentiment né de la veille exerçait déjà sur ses sens; elle s'y abandonnait sans résistance et se jetait, pour ainsi dire, tête baissée dans le foyer même du feu. Je ne saurais dire quelle secrète béatitude s'empara d'elle quand elle l'aperçut qui se dirigeait du côté où elle avait pris place. Il s'approcha, fit aux deux dames un salut empreint du savoir-vivre de la meilleure compagnie, et, après les compliments d'usage, entama la conversation.

Elle loua naturellement sur la musique : c'était un sujet de circonstance. M^{me} Dalbrun ne cachait pas la douce émotion que lui causait ce concert champêtre et sans apprêts au pied d'une montagne, aux heures palissantes du crépuscule, sous la voûte verdoyante des arbres séculaires doucement agités par la brise du soir.

— Que serait-ce, madame... ? reprit monsieur...

— Monsieur... demanda curieusement M^{me} de Tourville à cet endroit du récit de M^{me} d'Arvigny. Il se nommait monsieur... ?

— Qu'importe ? appelons-le Gaston et poursuivons.

— Que serait-ce, madame, reprit M. Gaston, si cette harmonie qui vous charme, en dépit de la proximité désolante de l'orchestre et de la crudité des sons, si vous l'entendiez dans la demi-teinte d'un lointain vague et vaporeux, du haut de la falaise, par exemple, que vous voyez à quelques pas de nous ? C'est une expérience à faire, et si vous plait de tenter l'escalade, permettez-moi de solliciter la faveur de vous servir de guide.

M^{me} Dalbrun fit un geste d'adhésion, prit le bras de Gaston, donna le sien à sa fille, et tous trois se mirent à gravir le versant pittoresque qui domine la promenade de Sept-Heures.

La montée, du reste, est presque sans fatigue, grâce aux zigzags frayés sur le flanc du rocher entre deux haies de chênes mêlés de trembles et de bouleaux.

A mesure qu'ils approchaient du sommet, la voix des instruments perdait peu à peu de son intensité et ressemblait aux échos de ses stridentes errantes le long des lagunes de Venise dont Byron parle quelque part. Quand ils atteignirent au faite, ce n'était plus que des accords aériens, d'in saisissables vibrations analogues à celles des harpes éoliennes et qui n'avaient rien de terrestre.

Tant qu'avait duré l'ascension, tous trois, l'oreille tendue aux mélodies qui flottaient dans l'air, retenaient leur haleine, étouffant jusqu'au bruit de leurs pas, gardaient, comme par une convention tacite, une sorte de religieux silence...

Gaston fut le premier qui rompit :

— Eh bien ! mesdames, demanda-t-il une fois qu'ils touchèrent au terme de leur excursion, que vous semble de mon expérience ?

— Qu'il ne se peut rien, en vérité, de plus poétique et de mieux fait pour inviter à la rêverie que ce voyage musical dans les régions de l'infini... Mais, — pardonnez-moi, monsieur Gaston, cette question peut-être indiscrète, se peut-il, qu'un homme comme vous réunisse à un si haut degré deux choses si peu compatibles en apparence, d'une part, ce spiritualisme divin qui se dégage de la terre par ses élan vers l'inconnu, de l'autre, ce matérialisme bourgeois qui s'y rattache par la monomanie du jouir ? Vous êtes riche, vous n'avez pas besoin d'argent, et je ne vous en crois point avide. Vous jouez sans exaltation, sans fièvre; vous n'avez même pas pour le jeu cette passion, cet emportement qui poétise bien des folles et en justifie quelques-unes.

— Sans doute, madame, parce que le jeu n'est chez moi ni une passion, ni une folie : c'est un passe-temps, voilà tout. Je ne veux me poser, je vous jure, ni en ténébreux, ni en incompris. Je ne cherche point, comme l'on dit dans les romans, une âme qui réponde à la mienne, mais je cherche une femme qui m'inspire un sentiment plus sérieux que ceux que j'ai éprouvés jusqu'ici. J'ai eu dans ma vie des caprices, des goûts, des inclinations peut-être, mais un amour, un amour véritable, jamais; ma tête c'est parfois laissée prendre, mon cœur est toujours resté libre. Que je trouve l'être

appelé à le subjugué, et sans regret, sans retour, sans arrière-pensée, je dis au tapis vert un adieu éternel.

— Pardon, monsieur, dit M^{me} Dalbrun en interrompant son interlocuteur, il est temps que nous redescendions; je sens aux tressaillements du bras de ma fille que la fraîcheur du soir commence à la gagner.

— Parlons donc au plus vite, reprit vivement Gaston. Le soin d'une santé si chère doit passer même avant l'ineffable plaisir que je goûte à m'épancher auprès de vous. Une autre fois, si vous le permettez, nous reprendrons notre entretien. Rien n'est doux comme de philosopher au sein de la campagne. Je partage là-dessus les idées de Jean-Jacques, et nous avons ici tout à l'entour de Spa maint et maint paysage que n'eût point à coup sûr dédaigné l'hôte des Charmettes... Pour peu que vous consentiez, madame, à m'agréer un jour en qualité de ciroune...

— Ce serait de grand cœur, dit M^{me} Dalbrun, si je n'avais horreur de la fatigue.

— Une voiture pourrait y pourvoir.

— Par malheur, je n'ai pas la mienne, et pour ce qui est des carrosses et des attelages invalides que l'on trouve dans ce pays-ci, je ne vous en cherchais pas qu'ils ne jouissent ni de ma confiance, ni de mes prédilections.

Tout en causant ainsi, on atteignit le seuil de l'hôtel, Gaston prit congé de ses dames en leur demandant la permission de venir leur rendre ses hommages, ce qui, vu l'état de leurs relations mutuelles, lui fut octroyé sans hésitation.

Le lendemain, dès que l'heure permit de se présenter sans inconvenance chez M^{me} Dalbrun, Gaston s'y faisait annoncer; il tenait à la main une cravache à pomme d'or richement ciselée.

— Pardon, madame, dit-il dès qu'il fut introduit, pardon de troubler de si grand matin les loisirs de votre réveil, mais je viens vous rappeler une promesse et vous mettre en demeure de la tenir.

— Une promesse, moi ? et laquelle, de grâce ?

— Celle que vous me fîtes hier au soir.

— Et qu'ai-je donc promis hier au soir ?

— D'accomplir, sous ma conduite, un pèlerinage à nos alentours.

— Ah ! fort bien. Mais monsieur Gaston a oublié la clause essentielle...

— J'ai tout prévu, madame, et vous n'aurez à subir, Dieu merci, ni attelage invalide, ni carrosse démantelé. J'ai trouvé ce matin, sous le sequestre de mon aubergiste, l'équipage tout flambant neuf d'un quart d'agent de change naufragé sur les récifs de la roulette. Voiture, chevaux, harnais, tout est au grand complet. J'ai acheté l'épave, j'ai mis au gouvernail mon vieux valet de chambre, un cocher émérite de la maison du roi, et j'accours, en galant corsaire, vous offrir une promenade à mon bord.

Refuser une proposition faite d'aussi bonne grâce, eût été presque une mortification. D'ailleurs, cette galanterie magnifique souriait à l'amour-propre de M^{me} Dalbrun. Elle laissa facilement vaincre sa résistance, et, suivie de sa fille, monta dans la voiture qui les attendait à la porte.

C'était un charmant phaéton attelé de deux beaux chevaux pleins d'ardeur, qui piaffaient d'impatience et blanchissaient leur mors d'écumée.

Gaston offrit la main aux voyageuses pour franchir les échelons du sariclépied, puis refermant derrière elles la portière, pendant qu'elles s'installaient commodément sur les banquettes :

— Quant à moi, dit-il avec enjouement, je vous demanderais, mesdames, de me nommer votre écuyer et de me permettre de cavaleader à vos côtés en vrai mousquetaire de la renaissance.

En achevant ces mots, il sauta lestement sur un fringant cheval de selle qu'un domestique menait par la bride, et se mit à caracolier à la portière avec l'aisance et la haute mine d'un cavalier consommé.

Chaque avantage nouveau qu'elle découvrait chez lui enfonçait plus avant dans le cœur de M^{me} Dalbrun le trait dont elle était décidément atteinte, bien qu'elle ne se l'avouât encore qu'à demi. Chaque attention, chaque prévenance allait davantage la flammer qu'il alternait en elle en la flattant d'une réciprocité tacite.

La journée se passa, de la part de Gaston, en regards, en petits soins, en galanteries délicates qu'il savait partager avec un tact exquis entre M^{me} Dalbrun et sa fille.

Promoteur et ordonnateur de cette partie improvisée, il se piquait d'en faire les honneurs de manière à ne pas laisser à l'enchantelement de ses compagnes de promenade une minute de langueur.

Et tel était le charme de cette intimité croissante, de cette solitude à trois, embellie par la variété des tableaux d'une nature agréée, par la limpidité de l'air et la sérénité de ceux, qu'on en prolongea la durée jusqu'aux dernières heures du jour.

La nuit tombait à l'heure où l'on se mit en devoir de regagner la ville. Sur l'invitation de M^{me} Dalbrun, vaguement inquiète de cette pérégrination nocturne, le cocher attenait de la voix et du fouet l'allure de son attelage. Animés par cette surexcitation qu'exaltait l'appât de l'écurie, les chevaux s'échauffent, s'irritent, les rênes ne les dominent plus;

en vain leur conducteur alarmé s'efforce de les modérer; trop faible pour s'en rendre maître, ces tiraillements ne réussissent qu'à les enflammer davantage. Aveuglés, furieux, ils s'emportent, ils volent, entraînant comme un trait le léger véhicule dans la direction du ravin de la Sauvenière, qui fait face au chemin où ils sont engagés.

Du fond de la voiture, où elles se tenaient tremblantes, M^{me} Dalbrun et sa fille s'entrevoient que la moitié du péril. Mais Gaston, à portée de tout, a mesuré d'un regard l'étendue de la catastrophe imminente. Plus rapide que le vent, il enlève sa monture l'épave dans le ventre, devance de quelques pas l'attelage emporté et met en un clin d'œil pied à terre.

A ce trait de dévotion, les deux dames, qui se sont levées en le voyant partir, se penchent avidement en dehors des portières, et jettent un double cri d'épouvante. L'une ferme les yeux, l'autre retombe inanimée sur les coussins. Pour lui, ferme, impassible, il attend l'avalanche et, au moment où elle va l'atteindre, il lance à toute volée à travers les naseaux des chevaux écumants un formidable coup de cravache.

Ceux-ci terrifiés se cabrent.

Gaston leur saute aux guides et d'un poignet nerveux les contient jusqu'à ce que le valet, plus mort que vif, vienne l'aider à les maîtriser...

Le danger est passé, l'intrépide jeune homme court à ses protégées. M^{me} Dalbrun est pâle et défilé; sa fille, plus pâle encore, repose immobile sur ses genoux.

Sans prononcer un mot, Gaston la soulève, l'emporte en lui faisant un berceau de ses bras, et la dépose évanouie à la petite auberge voisine de la fontaine de la Sauvenière.

Des soins empressés la raniment, mais l'émotion, l'effroi, ont épuisé ses forces; elle se soulève à peine; on lui dressé à la hâte un lit dans la voiture. Gaston, pour prévenir tout nouvel accident, s'empara lui-même des rênes, et la petite caravane se dirige lentement vers Spa.

Quoique sans gravité, l'indisposition de la jeune personne la retint quelques jours à la chambre. Gaston, plein d'attention, venait matin et soir s'informer de ses nouvelles et guetter les progrès de son rétablissement.

A. DE BRAGELONNE.

(La suite au prochain numéro.)

LA BIBLIOTHÈQUE

Blanche Mortimer, par Adrien Paul. Collection Hetzel, et chez Dentu, libraire, Palais-Royal. Prix 3 fr. 50.

Ce roman est le récit des aventures d'une jeune orpheline anglaise, issue d'une grande famille, et à qui les hasards de la vie donnent pour époux un esclave russe qui voyage en Europe sous les apparences d'un gentleman. Cet esclave est, du reste, le fils d'adoption de son seigneur, qui lui a promis la liberté et lui a fait donner une éducation d'homme libre. Ses mérites, sa distinction, ont séduit Blanche Mortimer. Les grâces exquises de celle-ci ont subjugué Malheus au point de lui faire oublier sa triste condition d'esclave; il n'a pu résister à la sympathie qui l'entraîne, et n'a pas révélé la vérité dans la crainte de perdre son bonheur. Sans dire le motif de son voyage à Blanche, il part avec elle pour la Russie, pour aller demander à son seigneur l'accomplissement de sa promesse et son affranchissement; mais, déception atroce, le seigneur est mort, et l'esclave est désormais la propriété de son fils. Le prince Ivan, homme cruel, imbu de tous les préjugés féroces de l'esclavage, et qui, de plus, est son rival en amour. Il a connu Blanche Mortimer en Italie et a vainement essayé de la séduire. La situation est poignante, on le comprend sans peine. Elle se déroule au milieu de descriptions d'une vérité saisissante des mœurs russes avant l'abolition du servage; les scènes luxuriantes, attendrissantes, terribles, se succèdent, racontées avec une verve et une vérité remarquables. Les personnages sont peints avec beaucoup d'art; et l'on ne peut s'empêcher de sourire aux exploits d'un groom anglais, d'une excentricité toute britannique et très-amusante. Enfin, l'action se dénoue par un coup de théâtre : une pièce authentique, produite par un vieil intendant auquel l'ancien seigneur a son fil de mort, a conté l'acte d'affranchissement de Malheus, rend la joie et la vie à Blanche et à son époux.

Pour satisfaire entièrement le lecteur, l'auteur envoie en Sibérie le prince Ivan qui, certes, l'a bien mérité. Ce roman est non-seulement intéressant et instructif par tous les détails qu'il contient sur les mœurs russes, mais c'est encore une œuvre de goût écrite dans un style très-élégant et très-correct.

N. DE B.

LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE

Quelque troublée que soit une époque, la mode ne perd pas ses droits, surtout dans l'esprit des femmes. Jamais, peut-être, les excentricités du costume n'ont été plus nombreuses que pendant la révolution de 1789; et, quand déjà

l'orage grondait, les fantaisies de la reine Marie-Antoinette devinrent les lois de la mode.

Léonard Autier était ministre de la coiffure; il avait une certaine influence à la cour. On a publié, sous le nom de Léonard, des *Souvenirs* apocryphes; mais il est certain que cet homme fut dans le secret du voyage de Varennes. C'est aussi lui qui fonda, avec le célèbre violoniste Viotti, le théâtre de Mousieur.

De son côté, le modiste Rose Bertin était ministre de la toilette; elle jouissait, comme Léonard, d'une réputation européenne. Rose Bertin n'échappait point au démon de la vanité. « Dans le conseil tenu avec la reine, dit-elle un jour, nous avons arrêté que les bonnets les plus modernes ne paraîtraient pas avant un mois. » On a aussi fabriqué des *Mémoires* de Rose Bertin, mémoires désavoués par sa famille.

L'imagination de Léonard se donna libre carrière, et ce fut grâce à lui que parurent successivement les grandes plumes flottant dans les cheveux, les coiffures *hérissées*, res-



COIFFURE À LA NATION.

D'après un prospectus du coiffeur Depain (année 1790)

semblant un peu à celles que nos dames ont adoptées depuis peu, les coiffures *jaquées*, — à l'anglaise, — montagnes, — portées, — forcées, où se trouvaient mêlés les fleurs, les feuillages, et mêmes les fruits. Mais le *sic plus ultra* de l'excentricité se manifesta par les *grandes* coiffures. Pour monter ces coiffures, une malicieuse soufflait à peine. Elles devaient si hautes que, afin de ne pas les déranger pendant le sommeil, il fallait prendre toutes sortes de précautions.

De là des caricatures qui tapissaient les boutiques des marchands d'estampes. On voyait, sur les unes, des coiffeurs travaillant à l'aide d'immenses échafaudages; on remarquait celle qui nous reproduisait, ou deux domestiques, perchés sur une échelle, placés sur la tête de leur maîtresse une carapace de bois destinée à préserver sa coiffure.

Chaque événement considérable de la révolution se traduisit en mode éphémère. Après la prise de la Bastille, les dames de la haute société attachèrent à leurs bonnets des « courdes à la nation, » et sur le devant de leurs coiffes les signes des trois ordres; la hache, l'épée et la croix, avec des branches d'olivier brodées en soie verte. Il y eut des boucles et des tabatières à la Bastille, des robes, des bonnets, des souliers, des *rossettes* aux trois couleurs. Les bonnets à la Bastille représentaient une tour garnie de deux rangs de créneaux en dentelle noire.

Lorsque l'Assemblée constituante eut accepté les idées nouvelles, lorsque la fédération eut rassemblé dans le Champ-de-Mars les envoyés de tous les départements, le sieur Depain, coiffeur de dames, artiste haïlé qui « continuait toujours l'art de coiffer, » disait-il dans ses prospectus, inventa la coiffure « à la Nation, » — chapel ornée de plumes et de rubans, surmontant des cheveux bouclés, assez simple d'allure et vraiment gracieux.

Le même Depain imagina la coiffure « aux charmes de la liberté, » qui ressemblait aux grandes coiffures, formait un étalage de cheveux abondants, de plumes, de roses curuleonnées, et qui avait des proportions gigantesques. Il fallait voir se promener aux Tuileries les dames qui se coiffaient « aux charmes de la liberté, » beautés désirées, avant tout, d'attirer les regards sur leurs propres charmes, rehaussés par des affluents tapageurs.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

Nous avons emprunté cet article, et les trois vignettes qui l'accompagnent, au dernier numéro de la *Moustique* (1).

(1) La *Moustique*, revue pittoresque, paraît tous les dimanches depuis le 15 janvier. Le prix de l'abonnement annuel est de 7 francs pour Paris, — 8 francs 50 centimes pour les départements. — Bureau de la *Moustique*, 11, quai Voltaire, à Paris.

LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE



Véritable d'une gravure satirique de l'an 1788 contre l'abus des grandes coiffures.

LETTRE D'UNE AMIE

Nous sommes à une époque de transition entre la mode qui va finir et celle qui va naître; ce n'est point encore l'heure des achats sérieux; il est trop tard pour les toilettes d'édiles, il est trop tôt pour les toilettes à venir. Profitez du répit que nous laisse dame Coquette pour aller à *Pygalion* renouveler notre linge de maison. Il faut que toute bonne ménagère réserve chaque année une somme à cet achat important, si elle ne veut pas être obligée de renouveler le tout d'un seul coup. Pour l'emplette du linge de maison, il ne s'agit plus de sacrifier à la fantaisie; c'est une emplette qui demande réflexion. Pour l'usage ordinaire, les toiles de Flandre ou de Bretagne sont les plus convenables; celles de Voiron, d'un aspect peu flatteur, ont une dureté qui leur mérite leur vogue.

Je n'admets pour les jours de cérémonie que le linge de Saxe ou de Hollande, et pour linge de corps les toiles de Laissez ou de Vimoutiers. Il est peu de maisons où le rayon de toile soit aussi bien compris qu'à *Pygalion*. Vous y trouvez depuis la toile la plus commune, jusqu'au service damassé du dessin le plus splendide, et dans des conditions de prix excessivement modérées.

Il faut vous délier un peu des affiches de maisons en liquidation qui vous amoncellent des toiles au-dessous du cours. La toile a toujours sa valeur relative. Pour vous prémunir contre toute tentative de supercherie, je vais vous donner un moyen de constater la présence du coton dans la toile. Dégagez de son apprêt l'échantillon que l'on vous offre,

faites-le sécher, trempez-le ensuite pendant dix minutes dans de l'acide sulfurique, rincez-le dans de l'eau de fontaine, comprimez-le entre quelques feuilles de papier; s'il existe des fils de coton, l'acide les fera disparaître, et l'échantillon ne se composera plus que d'une trame légère et transparente en fil de lin.

Il est bien reconnu, et cela d'après les autorités médicales les plus renommées, que le fer et le quinquina sont les spécifiques les plus importants contre les désordres de l'organisme humain; le fer est un véritable aliment, il est partie constituante de la composition des globules sanguins; le quinquina à son tour est le plus utile des toniques que possède la matière médicale; trouver l'un et l'autre réunis sous une forme agréable au goût est donc un précieux avantage que vous avez dans le vin antianémique de Dubrac. Il est



COIFFURE AUX CHARMES DE LA LIBERTÉ.

D'après un prospectus du coiffeur Depain (année 1790).

sage d'avoir toujours une provision de ce vin à Paris et à la campagne; les enfants devront, pour se fortifier l'estomac, en boire régulièrement un petit verre matin et soir; on trouve le vin de Dubrac dans toutes les bonnes pharmacies.

Éclaircir le teint, polir la peau du visage, même la plus rugueuse, la raffermir si les tissus se relâchent, tel est le triple problème qu'a résolu le *Lait antipélagique* de Candès. Employé selon les cas, à haute ou à faible dose, cette préparation, qui date de 1849, dissipe les masques de grossesse, les rougeurs, les lentilles, les tâches, les chloros-zénes, les rougeurs, gerçures, boutons et autres altérations accidentelles du teint. Le *Lait antipélagique* rend et conserve la peau du visage claire, ferme et unie. Il se vend, 25, boulevard Saint-Denis, et chez tous les bons pharmaciens de Paris ou de province.

E. DOUGY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES MÛRES

Les fruits multiples du mûrier servent à préparer un sirop acide, astringent, très-employé en gargarismes contre les maux de gorge; quelques médecins le conseillent à l'intérieur comme expectorant, ou encore avec une tisane appropriée; il se prépare de la manière suivante:

On met des mûres noires dans une terrine qu'on porte dans un lieu frais; la fermentation se développe avec le temps; lorsqu'elle est terminée, on soumet le fruit à la presse; pour 300 grammes de suc, préparé comme ci-dessus, on ajoute 875 grammes de sucre; on chauffe jusqu'à ébullition; lorsque le sucre est fondu, on passe au travers d'une étamine de laine.

La mûre paraît rarement sur nos tables comme dessert, parce qu'elle est peu agréable à manger.

On pourrait utiliser le principe colorant de ce fruit; il serait bien préférable à certains colorants exotiques pour colorer les vins; la fraude, du moins, ne serait pas dangereuse.

L'écorce de la racine de cet arbre passe pour fébrifuge et purgative.

La feuille est, en France, d'une grande utilité pour nourrir les vers à soie.

STANISLAS MARTIN.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



É

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ne lâchez point pour exécuter vos bonnes résolutions.